Hassani, Louenas. *La république de l'abîme*. Ottawa : L'interligne, 2017. 269 p.

Sur fond de récit mythique (et apocalyptique), trois amis – Akal, Yetourgun et Elyas – vivent aux temps dangereux d'une théocratie dans une petite ville en terre berbère. Ils sont jeunes, à l'âge où s'affirme la personnalité, justement lors de la fête d'Anzar, dieu berbère banni, occasion qui attire les foudres des autorités. D'autres soucis se posent aux garçons lorsque l'un ou l'autre tombe amoureux, en particulier lorsque la jeune fille aimée est déjà promise en mariage à l'homme le plus puissant de la région. Aux déboires succèdent les punitions, les coups de fouet, plus tard la torture. Le trio étouffe, ceci jusqu'à la mort, dans une société brimée, sous contrôle permanent et où le moindre manquement aux dures lois qui la caractérisent, est traité comme un crime. Pour des jeunes qui s'émancipent de leur famille et des traditions, il ne fait pas bon vivre dans de semblables conditions. La description d'une lapidation en offre un exemple terrible : « Au bout d'un certain laps de temps, un torrent de cailloux s'abat sur les pécheurs. On entend des hurlements déchirants d'abord, ensuite des cris brefs, puis des gémissements étouffés et enfin plus rien. [...] Et chaque fois que le sang gicle, qu'un caillou entaille, produit l'effet espéré, des clameurs hystériques accompagnent l'apothéose ! ».

La république de l'abîme souligne à maintes reprises les difficultés rencontrées pour s'informer ; il y a les délateurs, les silencieux, la propagande, les rumeurs, les nouvelles clandestines, les livres à l'index, tous ceux qui ne veulent ni voir ni savoir : « Les gens parlent de maquis, des militaires qui désertent leurs casernes, des hommes qui se livrent de plus en plus à la contrebande, des livres interdits qui circulent. Les convois imposants de véhicules chenillés qui n'arrêtent pas de monter et de descendre de la garrigue sont un secret de Polichinelle ».

Cette histoire fictive et ses échos dans la réalité sont déclinés au fur et à mesure des événements dans un mélange croissant de genres – chansons, poésie, contes, fragments, chœurs, etc. – qui, dans la résistance à un régime opprimant, ajoute un brin de magie, quelques légendes et quelques moments de liberté à un milieu répressif. En fin de compte, le narrateur apprend que le pouvoir des mots les plus poétiques a une portée plus longue que tout malheur ; la poésie, au bout d'atroces aventures, est une sagesse : « Mon histoire commence dans une certaine mesure avec Anzar, un chant qui a ébranlé la République, un poème qu'aiment les grands et les petits, qui a fait de l'eau un dieu ; de simples mots qui ont foulé la peur des hommes et des femmes pour qu'ils aient la pluie comme le plus grand de leurs rêves ».

Louise Fau